

# *Franz*

(extrait du roman *Les Prisonnières*)



Cimetière juif de Priština, octobre 2007

**Alexandre Gambler**

Après le concert, il avait passé une bonne partie de la nuit à chuchoter, à écouter, à embrasser, à caresser, à respirer, à goûter Batul dans le grand lit de la chambre 203, à sentir ses mains, ses lèvres, ses cheveux sur son visage, sur la blessure bientôt guérie de son épaule et sur son dos, dans un bonheur fou, parfait, miraculeux. Elle n'avait rien dit en voyant la jeune cicatrice et elle avait refusé en riant de se déshabiller elle-même complètement (« C'est bien trop tôt, *mister Gambler* ! ») et non seulement il avait déjà – à trente-deux ans – trop vécu pour se formaliser de sa pudeur comme un imbécile, mais surtout, sa rencontre avec elle, la richesse de sa voix, la danse de tout son corps lorsqu'elle avait joué des congas ce soir-là, et leur baiser sans fin, leur lumineuse étreinte dans l'obscurité et le secret de l'hôtel Sara, leur mystérieuse complicité, leur entente dès les premiers instants, et maintenant le goût des lèvres humides et joyeuses de Batul qu'il gardait encore sur les siennes avaient restauré dans son corps et son âme une paix miraculeuse, presque religieuse, qu'il avait cru avoir perdue pour toujours des années auparavant.

Ils s'étaient endormis deux fois et s'étaient éveillés deux fois, ils ne savaient pas quand, dans les bras l'un de l'autre, peau contre peau, dans une telle tendresse, si proches, si étrangers, dans une telle harmonie, une telle joie, souffles mêlés, que le monde entier, paix et guerre, lorsqu'ils y pensaient encore dans un brusque mouvement d'étonnement et d'admiration, leur paraissait n'avoir jamais été qu'une immense fable, une étrange fiction, une invraisemblable tragédie et une délirante comédie, toutes inventées pour distraire les foules et les damnés et pour émerveiller, à leur réveil, les bienheureux.

À l'aube, Gambler avait laissé son amie endormie en déposant un religieux baiser sur la plante de son beau pied droit qui dépassait de l'édredon et il était descendu prendre une douche brûlante dans la 103. Il avait entendu depuis le fin fond de la salle de bain un Blackhawk passer en rase-mottes au-dessus du quartier et s'éloigner vers l'ouest. Puis il avait cherché un petit livre de Kafka dans sa valise

et les cassettes de musique achetées la veille et les avait glissés dans les poches de sa parka, avant de sortir de l'hôtel d'un pas léger.

Il faisait un temps glacial et ensoleillé. La neige scintillait sur toutes les toitures, sur le sommet des minarets et les rues défoncées. Gambler enfila ses gants, son bonnet marin, s'enroula dans son écharpe, remonta le col de sa parka et partit vers les collines par une ruelle encore déserte. En une demi-heure il atteignit le cimetière juif. Il soufflait un vent froid et coupant mais la marche l'avait réchauffé. Et c'était maintenant l'étrange beauté d'abandon du cimetière qui, avec le souvenir de la nuit et de la journée précédente, irriguait son corps d'une énergie nouvelle. Les pins dans la partie basse du cimetière, sous la ligne à haute tension, étaient cette fois d'un vert intense et net et, la neige aidant, il sembla à Gambler qu'il y avait aux alentours moins d'ordures et de crânes d'animaux que l'été précédent. L'air était limpide, le cimetière était silencieux et désert comme il l'avait toujours été – il lui semblait qu'il avait vu, qu'il reverrait mille fois ce lieu inondé de la même lumière – et il pouvait distinguer très précisément, dans la trouée des feuillages rouges et jaunes des bouleaux, chaque bâtiment de Priština jusqu'au quartier des « ambassades », à quatre ou cinq kilomètres de là. Plus loin encore montaient la fumée noire d'un incendie et celles – grises ce matin – des cheminées de la centrale thermique d'Obilić. Au nord et à l'est, le soleil jouait souverainement sur les façades jaunes des maisons qui, ça et là, escaladaient les pentes filant doucement sur les contreforts du mont Zijash. Et à cinq cents mètres au nord, légèrement en contrebas, là où il l'avait imaginée, se trouvait effectivement la maison de K., et Gambler reconnut précisément la fenêtre par laquelle il avait contemplé, moins de vingt-quatre heures auparavant, la colline enneigée qui, d'en bas, paraissait parfaitement inaccessible, comme retirée dans un autre monde, et au sommet de laquelle il se trouvait maintenant. Il sourit en repensant à l'absurde proposition de son ami. Il essayait de s'imaginer l'effet produit là-bas, à Paris, s'il était rentré avec quatre kilos d'héroïne pure sans passer par la case Mitrovica. Ça n'était pas vraiment le genre d'émotions qu'il cherchait. Surtout pas cette fois.

Il retrouva l'une des plus belles tombes restées intactes, sortit son appareil photo jetable et prit un cliché de la tombe et un autre, probablement flou, du signe qu'il avait découvert trois mois auparavant et qui intriguait deux de ses amis talmudistes, en France.

Pour lui, parfait profane, ce signe – à peu de chose près l'inverse d'une croix gammée – symbolisait parfaitement le sentiment qu'il avait depuis la mort de son fils que la vie était une loterie, une roue permanente, que le monde lui-même n'était qu'un jeu sur fond de néant, et que ceux qui ne se réconciliaient pas avec ce sentiment-là étaient, tout simplement, condamnés au doute, au désespoir et à la damnation éternelle.



Il sourit, puis il s'alluma un cigarillo Davidoff, s'assit sur la tombe, pensa quelques minutes à la beauté de Zahra, là-bas, à Paris, et à la beauté de Batul, ici, et à celle de Lili et de deux ou trois autres jeunes femmes moins joyeuses qu'il avait connues cette année, et à l'allégresse infinie qu'un paysage recouvert de neige avait toujours libérée en lui. Lorsqu'il eut fumé la moitié du cigarillo, il ouvrit son

volume de Kafka et lut à voix basse, en allemand, très doucement, sous les nuages qui couraient maintenant : « Tu m'as écrit une fois que tu voulais être assise auprès de moi lorsque j'écris ; pense seulement, je ne pourrais pas écrire (je n'écris d'ailleurs déjà pas beaucoup sans que tu viennes t'asseoir près de moi), je ne pourrais pas écrire du tout. Écrire, c'est s'ouvrir jusqu'à la démesure ; la plus extrême sincérité, le don, l'abandon les plus extrêmes, qui font qu'un être humain parmi les humains croit déjà se perdre et devant lesquels il reculera donc effrayé tant qu'il aura encore deux sous de raison – car tous veulent vivre, tant qu'ils sont en vie – cette sincérité, ce don, cet abandon sont de loin très insuffisants pour écrire... C'est pour cette raison que l'on n'est jamais assez seul lorsque l'on écrit, c'est pour cette raison que jamais le silence n'est assez profond lorsque l'on écrit, et la nuit est encore trop peu la nuit. C'est pour cette raison que l'on n'a jamais trop de temps pour écrire, car les chemins vont loin et l'on se fourvoie facilement, il arrive même parfois que l'on prenne peur et que l'on ait soudain envie, sans même y être contraint ou y être séduit, de courir en arrière (une envie de plus en plus sévèrement punie avec le temps), comme si l'on recevait par accident un baiser de la bouche la plus aimée. Il m'est déjà arrivé de penser que la meilleure façon de vivre serait pour moi d'être enfermé dans la plus intime salle d'un vaste cellier avec une lampe et de quoi écrire. On m'apporterait mes repas, on les laisserait loin de la salle où j'écrirais, derrière la dernière porte du cellier. Le chemin que j'emprunterais pour aller chercher mon repas, en robe de chambre, sous les voûtes de cette cave, serait ma seule promenade. Puis je reviendrais à ma table, je mangerais lentement, pensivement, avant de reprendre aussitôt l'écriture. Ce que j'écrirais alors ! À quelles profondeurs je plongerais l'arracher ! Sans effort ! Car la plus extrême concentration ne nécessite aucun effort. Peut-être seulement que je ne tiendrais pas longtemps, peut-être qu'au premier échec, inévitable même dans de telles conditions, je sombrerais dans une *grande folie*. Qu'en penses-tu, chérie ? Parle librement, ne te retiens pas devant l'habitant du cellier ! Franz. »

Gambler sourit de plus belle. Comme ces pensées, cette connaissance de ce qu'était la vraie concentration – d'une inouïe légèreté – lui étaient familières ! Pourtant, depuis combien de temps ne s'était-il pas assis quelque part, seul, tranquille pendant des jours, pour écrire ? Il fit ses comptes (mais en continuant de fumer avec bonheur, parce que tout cela ne l'inquiétait plus réellement et le parfum et la voix et le goût de Batul l'habitaient et anéantissaient provisoirement en lui toute tristesse, toute propension à la nostalgie ou la mélancolie). Cela faisait des mois, et même, à franchement parler, des années. Les vies qu'il menait ne lui permettaient pas de s'isoler plusieurs jours de suite pour écrire. Il remplissait très imprudemment ses carnets, contre toutes les règles de l'art, à longueur de semaines, dans des bus, des trains, des chambres d'hôtel, des halls d'aéroports, et les relisait parfois avec étonnement, comme s'il se fût agi de la vie d'une autre, de cinq autres personnes. Détails, anecdotes, dates, numéros de téléphones, noms de lieux, adresses codées, courts extraits significatifs de rapports lus en deux ou trois langues, de romans, de poèmes, de journaux lus en quatre ou cinq langues. C'était devenu pour lui aussi essentiel que de respirer. Peut-être qu'un jour, dans trente ans (il n'était pas encore officiellement interdit de rêver), il aurait le temps de relire tout cela et d'écrire – comme de plus grands avant lui, pour venger quelques justes et réparer, rétroactivement, quelques torts – quelque chose comme les mémoires de son époque... C'était une idée amusante. Dangereuse, mais amusante. Il prenait grand soin de coder autant que possible les notes qu'il prenait. Il changeait par exemple systématiquement les noms de personnes. Mais le simple fait de porter de tels carnets sur soi représentait déjà un danger, un danger de plus, s'il venait à être arrêté, un danger pour lui et pour eux. Et comme à chaque fois qu'il pensait à cela, il haussa les épaules en souriant de plus belle. Le premier principe était de n'être jamais arrêté. S'il était arrêté, probablement, tout s'effondrerait.

**Alexandre Gambler**